

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME X — N° 3
SEPTEMBRE 1931

SOMMAIRE :

Le Mouvement Littéraire de 1880. — Le X^e Anniversaire de la Fondation de l'Académie. — La Cérémonie de Mariemont	69
Discours de M. Jules Destrée	71
Discours de M. Georges Lecomte	74
Chronique	81
Hommages.....	81
Le monument Hugo-Lamartine à Strasbourg	81
Le IV ^e Centenaire du Collège de France.....	82
Le mémorial Emile Verhaeren à Saint-Cloud.....	83
Prix	87

Le Mouvement Littéraire de 1880

Le X^e Anniversaire de la Fondation de l'Académie

La Cérémonie de Mariemont

L'Académie a commémoré, le 14 juin, le mouvement qui détermina, il y a cinquante ans, la renaissance littéraire en Belgique et dont la publication de la *Jeune Belgique*, en décembre 1881, fut la manifestation décisive. A cette célébration elle a associé celle du dixième anniversaire de la création de l'Académie.

Elle avait invité à un déjeuner, au château de Mariemont, l'Académie Française, le Comité de la Société des Gens de lettres et celui de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques de Paris ; les ambassadeurs ou ministres à Bruxelles des pays qui comptent des représentants parmi les membres étrangers de l'Académie ; le ministre des Sciences et des Arts ; l'Académie Royale Flamande et la Classe des lettres de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts. Elle avait enfin convié à prendre le thé, l'après-midi, au château, les membres de l'Association des Fcrivains Belges.

Le matin, avant le départ des membres de l'Académie pour Mariemont, MM. Jules Destrée, directeur, et Gustave Vanzyne, secrétaire perpétuel, déposèrent des couronnes au pied des monuments de Camille Lemonnier, avenue Louise, et de Max Waller, au Square Ambiorix ; MM. Valère Gille et Georges Rency allèrent fleurir, au Parc Josaphat, les monuments d'Emile Verhaeren, de Georges Eekhoud et d'Albert Giraud.

Les membres belges de l'Académie, qu'accompagnaient M. Benjamin Vallotton, membre étranger, MM. Maurice Sabbe, directeur,

et Léon Goemans, secrétaire perpétuel de l'Académie royale flamande, arrivèrent à Mariemont à midi et demi. Un train spécial amena, à midi 50, les invités français qui furent reçus à la gare par le Directeur et les membres de l'Académie et conduits immédiatement au château où se trouvaient déjà M. Petitjean, ministre des Sciences et des Arts, M. Peretti de la Rocca, ambassadeur de France, et MM. Paul Hymans, ministre des Affaires étrangères, membre de la Classe des Lettres de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Arts, MM. Georges Cornil, président et Jules Bidez, membres de cette compagnie.

Le déjeuner fut servi à 1 heure, par petites tables, dans la salle à manger du château et la galerie attenante. Le peintre Anto Carte avait dessiné le menu : deux femmes noblement drapées, jouant de la même lyre. Chaque table portait le nom d'un écrivain belge disparu : Charles de Coster, Octave Pirmez, Max Waller, Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Charles Van Lerberghe, Albert Giraud, Edmond Picard, Ivan Gilkin, Georges Rodenbach, Olivier Georges Destrée, Ernest Verlant, Georges Eekhoud, Henry Maubel, Eugène Demolder, Théo Hannon, Isi Colin.

Les convives étaient :

MM. Maurice Donnay, le duc de la Force, Georges Goyau, Georges Lecomte, Louis Madelin et Paul Valéry, de l'Académie Française ;

M. Gaston Rageot, président ; M^{me} Isabelle Sandy, MM. Paul Brulat, Marcel Boulanger, Bonardi, Albéric Cahuet, Champly, André Dumas, Léon Frapié, José Germain, Lemoüel, Lemonon, Longuet, Pierre Mortier, Roze, du Comité de la Société des Gens de lettres ;

MM. Charles Méré, Denys Amiel, Jean-Jaques Bernard, Burguet, Michel Carré, Francis de Croisset et Lucien Gleize, du Comité de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques ;

S. Exc. le Comte Peretti de la Rocca, ambassadeur de France ;

M. Petitjean, ministre des Sciences et des Arts ;

MM. Georges Cornil, président ; Jules Bidez et Paul Hymans, de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts ;

MM. Maurice Sabbe, directeur, et Léon Goemans, secrétaire perpétuel de l'Académie royale flamande ;

MM. Jules Destrée, directeur ; Ferdinand Brunot, Benjamin Vallo-
lon, Alphonse Bayot, Emile Boisacq, le comte Carton de Wiart,
Gustave Charlier, Albert Counson, Louis Delattre, Georges
Doutrepoint, Louis Dumont-Wilden, Georges Garnir, Valère
Gille, Edmond Glesener, Jean Haust, Hubert Krains, Hubert
Stiernet, Gustave Vanzype, Georges Virrès et Maurice Wilmotte,
de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

M. Jules Destrée donna lecture d'un télégramme de S. M. le Roi :

« Je salue chaleureusement l'arrivée en Belgique des membres
de l'Académie française. C'est un honneur pour mon pays de rece-
voir l'illustre compagnie qui personnifie plusieurs siècles d'une
incomparable gloire littéraire et dont la visite a pour nous la
valeur d'un inappréciable hommage rendu aux lettres belges d'ex-
pression française. Albert ».

A ce télégramme, M. Georges Lecomte répondit en ces termes :

« Les membres de l'Académie française, profondément honorés
du salut que leur adresse S. M. le Roi à l'occasion de leur visite à
l'Académie belge de langue et de littérature françaises, prient
Sa Majesté de bien vouloir agréer l'expression de leur reconnaissance
et de tout le respect qu'ils professent pour le grand ami de la France
et le Souverain de la noble Belgique ».

Au dessert, M. Jules Destrée prononça le discours suivant :

Discours de M. Jules Destrée

Madame, Messieurs,

Ce n'est pas sans une fierté émue que je vois aujourd'hui,
réunies dans ce château de Mariemont, tant de personnalités
illustres du monde littéraire. Je vous remercie tous d'avoir
bien voulu répondre à notre invitation.

Nous apprécions profondément le grand, l'exceptionnel

honneur que nous fait l'Académie Française, le geste de cordialité et de sympathie de la Société des Gens de Lettres et de la Société des Auteurs. Nous sommes heureux de saluer ici les représentants des pays où la langue française est honorée, et d'affirmer devant tous, par la présence de nos collègues de l'Académie flamande que, quoi qu'en pensent certains effarés, il peut encore y avoir chez nous de la concorde entre les gens du Nord et ceux du Sud.

Le motif de cette réunion, c'est à la fois la célébration du cinquantième anniversaire de la renaissance des lettres françaises en Belgique et du dixième anniversaire de notre Académie de langue et de littérature françaises.

Nous avons été ce matin fleurir les monuments élevés par la reconnaissance nationale à ceux qui contribuèrent à la renaissance de nos lettres, et les tables auxquelles vous êtes assis sont sous l'invocation des disparus. Ainsi notre Académie se rattache au passé et l'honore.

Peut-être, à certains, la double signification de la journée apparaîtra contradictoire, puisque le mouvement de 1881 n'avait rien d'académique. Au contraire, les troupes que Max Waller, avec sa verve charmante, menait à la bataille, conspuaient avec ardeur, l'autorité et le pouvoir. On le vit bien à ce banquet organisé en l'honneur de Camille Lemonnier, méconnu par un jury officiel. Mais s'ils étaient des révoltés, tous ces jeunes impétueux, ils l'étaient surtout contre la platitude de l'ambiance et l'indifférence du public. Ils pensaient qu'un peuple n'est vraiment un peuple que s'il a su exprimer son âme dans une littérature. Ils voulaient que la Belgique en eût une qui ne fût point servie de la française, mais qui eût pourtant les pures qualités de la langue française, trop souvent dénaturée chez nous par le voisinage du flamand.

Après un demi-siècle, on peut dire que ces ambitieux projets se sont réalisés. Les seuls noms d'Émile Verhaeren et de Maurice Maeterlinck suffisent à rappeler notre rayonnement à travers le monde. Autour d'eux, se sont affirmés de nombreux écrivains, si nombreux que l'opinion, enfin avertie, a réclamé pour eux les consécration coutumières.

En 1921, il a plu au Roi d'approuver les statuts d'une Académie de langue et de littérature françaises.

En faire un décalque, même réduit, de l'Académie française eût été d'une prétention ridicule. On s'est donc efforcé de faire autre chose : d'abord en réunissant dans le même collège, ceux qui écrivent ou parlent la langue, et ceux qui l'étudient et scrutent son évolution, — c'est ainsi que l'Académie comprend des littérateurs et des philologues ; ensuite, et sans altérer pour cela le côté national de l'institution (nous entendons, comme ceux de 1881, rester belges, profondément belges) en appelant à siéger parmi nous ceux qui, au delà de nos frontières, défendent et honorent, où qu'ils soient, la langue française, tels que Gabriele d'Annunzio et Madame de Noailles.

Mais les personnalités, quelque considérables qu'elles soient, celles d'hier et d'aujourd'hui, s'effacent dans cette journée. Nous sommes ici, avec nos amis français, pour célébrer avec ferveur ce qu'ont cherché ceux de 1881, ce qui est le souci majeur de notre Académie : la langue française, sa richesse, sa variété infinie, sa splendeur. Je connais mal et peu les autres langues et je ne voudrais pas faire de comparaisons peut-être irritantes ; mais que la langue française, en perpétuel devenir, me paraît belle ! Peuvent seuls ne pas l'admirer ceux qui ignorent l'art de s'en servir. Exceptionnellement génératrice de clarté, exceptionnellement apte à préciser le sens « des mots de la tribu », à exprimer les nuances les plus

indéfinissables de la pensée et du sentiment, la posséder est posséder un trésor, un trésor éclatant et précieux qu'aucun pillage ne peut nous ravir. Je souhaiterais, Messieurs, que cette journée de Mariemont restât dans vos souvenirs comme témoignage de notre unanime vénération pour la langue française.

Je bois, Messieurs, à la langue française.

M. Georges Lecomte répondit en ces termes :

Discours de M. Georges Lecomte

Madame, Messieurs,

L'Académie Française m'a désigné pour dire à l'Académie belge de langue et de littérature françaises, qui fête aujourd'hui son dixième anniversaire, notre amitié, l'intérêt avec lequel nous suivons ses travaux, notre confiance en l'avenir de cette belle fondation nationale.

Nos trois cents ans qui, avec une curiosité et une ferveur juvéniles, se plaisent aux grands courants de la pensée, ont plus le goût des voyages dans le temps que dans l'espace. Jusqu'à ce dimanche mémorable, jamais l'Académie française n'a voyagé en corps. C'est en votre honneur qu'elle inaugure une rubrique de ses déplacements et villégiatures. J'incline à croire qu'elle ne sera pas très encombrée.

Mais pouvions-nous ne pas être très sensibles à votre affectueuse invitation, qui nous transporte si commodément sous les grands arbres d'un domaine princier pour nous y entretenir avec vous de ce que nous aimons d'un amour égal, c'est-à-dire la beauté, la claire et logique langue française, l'humanisme, épris de raison, toujours désireux de savoir et de comprendre, plus que jamais attentif au sort meilleur des hommes, notre fine civilisation, fondée sur l'esprit, et qui ne

vivra que si elle s'acharne à le défendre contre l'arrogante tyrannie de ce qu'on appelle le « progrès mécanique » ?

Nous fûmes d'autant plus attirés vers cette fête charmante, réalisation d'une pensée délicate, que vous nous invitiez à commémorer avec vous le cinquantenaire du magnifique essor de la littérature belge.

Comme depuis ma vingtième année, c'est-à-dire depuis quarante-trois ans, l'heureux hasard d'amitiés précieuses, le goût de la beauté originale née de l'âme et de la terre, m'ont intimement mêlé à la vie littéraire de la Belgique, ce ne fut pas sans émotion que j'acceptai la tâche dont m'honore l'Académie Française. Malgré le péril de répondre au grand orateur qu'est M. Jules Destrée, un des maîtres de la tribune parlementaire comme de l'éloquence judiciaire et l'un des plus énergiques défenseurs du droit des écrivains, malgré les risques d'un accablant contraste, j'éprouve un réel plaisir de l'esprit et du cœur, à évoquer, au milieu de vous, ce passé tout à la gloire de votre pays et qui me rappelle de si chers souvenirs.

Je sortais à peine de l'adolescence que, à notre Salon français des Indépendants, j'eus la joie de me lier avec votre grand Emile Verhaeren, dont l'amitié fut un des enchantements de ma vie, et de découvrir son cœur enthousiaste, jeune, généreux.

Camille Lemonnier, dans l'œuvre puissante duquel rayonne parfois tant de poésie, fut maintes fois l'hôte de mon foyer, comme votre illustre sculpteur Constantin Meunier, qui ne venait jamais à Paris sans m'apporter le charme de sa noble, paisible et méditative bonhomie.

Avec Georges Rodenbach, mon proche voisin dans les parages du Parc Monceau, je vivais dans une telle intimité

amicale qu'il voulut bien m'accompagner comme témoin à la mairie pour y déclarer la naissance de mon fils.

Je n'avais pas vingt ans lorsque je commençai une longue collaboration à *L'Art Moderne*, le journal hebdomadaire de Camille Lemonnier, Octave Maus, Emile Verhaeren.

Puis, plusieurs années durant, tous les mois j'envoyai trente pages de critique littéraire, artistique, théâtrale, à la revue *La Société Nouvelle*, qui unissait à la préparation d'un plus doux avenir, le culte de la beauté. Enfin, auteur de pièces qu'Antoine venait jouer à Bruxelles aussitôt après les avoir données à Paris, je fus de ceux qui soupèrent gaiement en compagnie de l'élite littéraire de Belgique chez le grand avocat Edmond Picard, bon écrivain, épris des efforts nouveaux, devant l'*Idylle*, de Jordaens, la plus belle parure de son hôtel de l'avenue de la Toison d'Or. C'est vous dire l'intérêt, la sympathie et l'enthousiasme avec lesquels, chargé par l'Académie Française de saluer ce beau mouvement que vous commémorez aujourd'hui, j'en ai, presque depuis ses débuts, suivi toutes les phases et les manifestations.

C'est à l'inoubliable revue la *Jeune Belgique* qu'il se dessine, puis s'accélère et prend toute son ampleur.

M. Henri Carton de Wiart le définit à merveille dans son tout récent livre : *La Vocation d'Olivier-Georges Destrée*, votre frère si délicatement sensible à la beauté, mon cher directeur, en compagnie duquel vous avez commencé d'écrire votre journal, analogue à celui des Goncourt. Ce fut autour de cette attachante revue, dirigée avec tant de ferveur artistique par Max Waller, puis autour de la *Wallonie*, que se groupèrent les beaux jeunes talents dont la Belgique est justement fière. Peu à peu d'autres talents, non moins originaux, apparurent : Van Lerberghe, Albert Giraud, Ivan Gilkin, Eugène Demolder, Georges Eekhoud, Max Elskamp...

Ce toast est nécessairement trop court pour que j'en puisse et veuille faire un palmarès. Je dois me borner à citer pieusement les morts de cette phalange, qui, en marchant, s'est grossie d'écrivains bien vite fameux et qui, aujourd'hui, nous accueillent à la manière belge, c'est-à-dire avec une cordialité joyeuse.

Au nom de l'Académie Française, qui est très attentive à leurs poèmes, à leurs romans, à leurs études critiques, je salue tous les créateurs de beauté présents autour de nous, qui continuent avec éclat et diversité cette grande œuvre. Et je sais bien qu'ils seraient les premiers à s'étonner si, privé du plaisir de rendre un hommage individuel à tant d'écrivains justement réputés, je ne prononçais pas ici le nom glorieux de Maurice Maeterlinck.

Comme il était naturel après la fondation du royaume de Belgique, les premières années de l'indépendance furent presque exclusivement consacrées à un effort de cohésion et d'organisation matérielle. Pour que l'esprit crée, il faut que le corps vive ; pour qu'une nation s'exprime par la voix des poètes, il faut qu'elle acquière le sentiment de sa puissance et de sa sécurité. Pendant un demi-siècle, toutes vos forces furent tendues vers le travail, la production, l'équilibre politique et social. A cette époque, vos intellectuels se vouèrent surtout à l'éducation du jeune peuple que vous étiez ; c'est surtout dans les chaires de vos universités que rayonnait la pensée de votre pays ; aussi, très tôt, avez-vous eu de grands professeurs qui eurent un rôle très utile dans l'éveil des vocations littéraires.

Puis, voilà que soudain l'essor littéraire commence avec Charles De Coster et sa *Légende de Tyl Uilenspiegel*, avec Octave Pirmez et ses *Heures de Solitude*. Et, quelques années

plus tard, se produit le grand élan de la littérature belge que nous célébrons aujourd'hui et que vous prolongez si brillamment.

Que vous exprimiez le mystère des âmes ou que vous décriviez les mœurs, la vie, les paysages, le labeur, les aspects industriels de votre pays, vous êtes les créateurs d'une forte littérature frémissante de vérité, d'humanité, de poésie, qui, tout en se servant de la langue française comme moyen d'expression, a bien le caractère de votre esprit, de votre sol, de votre climat.

Vous enrichissez d'un original et précieux apport, dont nous goûtons la beauté et la variété, un patrimoine qui est notre fierté commune. Selon leur tempérament, selon les particularités des aspects et des mœurs de chacun de nos deux pays, les écrivains de Belgique et de France défendent par leur œuvre, l'esprit, la liberté et « les forces d'amour » contre les menaçantes barbaries modernes. Dans la paix comme nous le fûmes dans la guerre, nous sommes, pour la cause sacrée de l'indépendance et de la dignité humaines, des alliés fraternels.

Messieurs, au nom de l'Académie française, je bois au brillant avenir, à l'œuvre féconde de l'Académie belge de langue et de littérature françaises.

Puis, avec infiniment de gratitude et d'admiration, au nom de l'Académie Française qui m'en a donné mandat, j'adresse ici un très respectueux hommage à S. M. le roi Albert et à S. M. la reine Elisabeth, qui, fervents amis des beaux livres, des arts, de la musique, ont par leur héroïsme, à la tête de votre héroïque nation, si noblement contribué à sauver la liberté du monde, l'héritage spirituel dont nous sommes les bénéficiaires et les gardiens. Etant de ceux qui se souviennent et qui ont le sentiment de la grandeur morale, nous levons

respectueusement nos verres en l'honneur de S. M. le roi Albert et de S. M. la reine Elisabeth de Belgique.

Le café fut servi dans la Salle de marbre.

A 4 heures, de nombreux membres de l'Association des Ecrivains belges furent reçus au château et y prirent le thé.

Dans le parc, la Société l'Harmonie de Mariemont, et la Chorale de Jolimont donnèrent un concert. Ils exécutèrent notamment la *Marseillaise* et la *Brabançonne*.

La réception se prolongea jusqu'au départ des invités français. Le train spécial qui devait les reconduire à Paris, quitta Mariemont à 7 h. 55.

CHRONIQUE

HOMMAGES

LE MONUMENT HUGO-LAMARTINE A STRASBOURG

M. Valère Gille a représenté l'Académie à la cérémonie d'inauguration du monument dédié, à Strasbourg, à Hugo et Lamartine, à l'occasion du centenaire du Romantisme.

Au cours de cette cérémonie, il a parlé en ces termes :

M. le Préfet, MM. les Présidents,
Mesdames, Messieurs,

« Au nom de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, j'ai l'honneur de m'associer à l'hommage que vous rendez en ce jour au Romantisme en la personne de Victor Hugo et de Lamartine qui, tous deux plus particulièrement, l'un par ses élans sublimes, l'autre par son émouvante tendresse, ont su toucher le cœur de l'Alsace.

» C'est avec une joie impatiente que j'ai accepté de venir à Strasbourg. Il me tardait de revoir cette terre qui fut héroïquement silencieuse durant près d'un demi-siècle et qui jamais ne douta de son destin.

» Une profonde sympathie nous unit.

» Mieux que d'autres, peut-être, nous avons compris votre souffrance ; nous l'avons comprise par celle qui fut nôtre pendant les quatre années sanglantes. Et aussi, presque à la même heure, en novembre 1918, nous avons poussé le même cri pathétique de victoire et de délivrance. Nos cœurs se sont fait écho. C'est là une raison de nous aimer.

» Il y en a d'autres. Placés tous deux aux frontières de la latinité, nous avons la même mission. Nous avons mission de recueillir la pensée étrangère, de la traduire, de la filtrer en quelque sorte, de

la rendre claire et intelligible et d'ainsi la transmettre au génie français.

» Et ne fut-ce pas un peu cela le Romantisme français ? Ne fut-il pas, en son essence, à l'état natif, un apport étranger, une acclimatation en France de l'esprit nordique ? C'est ce que pensait Mme de Staël qui donnait du Romantisme cette définition cavalière : « Le Romantisme c'est tout ce qui nous vient du Nord, le Classicisme tout ce qui nous vient du Midi ».

» C'est cela sans doute ; mais c'est aussi, et c'est surtout le goût et le triomphe de la liberté individuelle. Jamais le mot « liberté » ne fut prononcé aussi souvent et avec tant de ferveur et d'enthousiasme qu'aux temps romantiques. Et ce mot, n'est-ce pas d'ici qu'il a jailli dans un chant si beau, si net, si passionné que, tout aussitôt, le monde entier l'entonna ?

» Vous le voyez, vous *deviez* célébrer le Romantisme ; et nous, nous devons nous associer à vos fêtes.

» C'est pourquoi au nom de l'Académie de Belgique je suis ici ».

LE IV^e CENTENAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE

A la cérémonie de la célébration du quatrième centenaire du Collège de France, à Paris, le 19 juin, l'Académie était représentée par M. Louis Dumont-Wilden qui a donné lecture de cette adresse :

« L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique est particulièrement heureuse d'avoir été conviée aux fêtes du quatrième centenaire du Collège de France et d'adresser son hommage à cette glorieuse institution scientifique.

» Elle est probablement la plus jeune des Académies ; elle vient de célébrer son dixième anniversaire. Mais la Belgique bilingue, où elle représente la culture de la langue française aussi bien dans son expression scientifique que dans son expression littéraire, est dans l'Europe septentrionale une des plus anciennes conquêtes de ce large humanisme de la Renaissance dont le Collège de France fut la plus haute expression. Pouvons-nous oublier que c'est à un humaniste des Pays-Bas, à Erasme — à la vérité plus européen que néerlandais — que François I^{er} songea d'abord comme premier directeur de son Collège royal ?

» Aussi bien, si le Collège de France durant quatre siècles a rayonné sur le monde civilisé tout entier, c'est évidemment sur les pays de langue française qu'il a exercé son action la plus profonde. La Belgique est de ceux-là, et l'existence même de notre jeune Académie montre le prix qu'elle attache à un idiome et à des disciplines intellectuelles qu'elle considère comme un des modes d'expression les plus parfaits de la pensée humaine. D'autre part, le Collège de France représente les formes les plus hautes de la science désintéressée qui appartient à l'humanité tout entière, et c'est à ce titre surtout que la Belgique, par l'organe, notamment, de l'Académie de Langue et de Littérature françaises est fière de lui apporter son hommage. »

LE MÉMORIAL ÉMILE VERHAEREN A SAINT-CLOUD

Le 4 juillet a été inauguré, à Saint-Cloud, le monument commémoratif érigé, par les soins de l'Académie de Versailles, devant la maison qu'habita Emile Verhaeren.

Un représentant du Président de la République française et la baronne de Gaiffier d'Hestroy, femme de l'ambassadeur de Belgique, assistaient à la cérémonie.

Des discours ont été prononcés par MM. Marcel Batilliat, président du Comité organisateur, Gaston Rageot, président de la Société des Gens de lettres, Albert Mockel, au nom de l'Académie de Langue et de Littérature françaises de Belgique ; José Germain, au nom des Écrivains combattants ; Eugène Le Mouël, pour la Société des Poètes, et Denys Amiel, pour la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques. M. Thomas Braun a remercié au nom de la famille.

M. Albert Mockel a parlé en ces termes :

« Au nom de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique, j'apporte à Emile Verhaeren, toujours vivant en son œuvre, l'hommage des écrivains belges qui sont aussi des écrivains français. Quand j'aurai remercié de tout cœur l'Académie de Versailles et M. Marcel Batilliat, organisateur de cette émouvante cérémonie, permettez-moi de dire aussi, plus largement, avec quel élan de gratitude nous voyons ici la France glorifier l'un des nôtres et attester ainsi la fraternité de nos pensées.

» Mais en saluant avec respect l'ombre immortelle du poète, je ne puis oublier l'homme qui, durant trente années, fut pour moi le plus cher, le plus grand des amis. Cet appartement de Saint-Cloud, j'en ai connu l'intimité. Je me suis attablé dans la salle à manger accueillante ; j'ai passé des heures dans le petit cabinet de travail d'où les plus beaux poèmes ont pris leur vol immense.

» Grâce à l'intervention d'un propriétaire égal à un ami, — chose rare ! — et grâce à la généreuse ferveur de M^{me} Verhaeren, ce cabinet de travail a pu être reconstitué à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Ainsi nous sera conservé, en ses éléments essentiels, un asile sacré où tant de fois un cœur s'est exalté, où tant de fois un front visité par les dieux s'est penché pour la méditation. C'est le dernier bienfait que nous devons à une noble femme dont la suprême raison de vivre était, depuis quinze ans, le culte d'un grand mort.

» Marthe Verhaeren ! Devant cette maison qui fut la sienne, comment ne pas dire son charme particulier, fait de simplicité et de vivacité gracieuse, fait surtout d'intelligence et de droiture, et plus encore d'une merveilleuse chaleur d'âme ? Elle avait voulu s'effacer doucement pour laisser toute la place à l'homme de génie. Mais dans le rayonnement d'Emile Verhaeren nous découvrons avec piété l'émouvante figure de la petite Liégeoise, compagne admirable du grand poète flamand.

» Elle fut la présence aimée au foyer, la gardienne du saint labeur et l'amie dévouée qui ouvre toutes larges les portes de la vie.

» Verhaeren réservait la matinée au travail ; mais sitôt après le déjeuner, la vaillante voix féminine l'envoyait gentiment « voir du monde et des tableaux ». C'est d'ici qu'il partait alors, d'un pas appuyé mais allègre, allant à quelque fête de la peinture ou des lettres, se hâtant vers le Louvre ou le *Mercur de France*, s'attardant chez van Rysselberghe, chez Viélé Griffin ou chez Stuart Merrill. Chaque mois on pouvait le trouver aussi dans Paris, à un dîner intime où nous étions cinq à nous réunir autour de lui ⁽¹⁾. On le

(1) Ces cinq amis étaient Eugène DEMOLDER, André FONTAINAS, Maurice MAETERLINCK, Albert MOCKEL et Théo VAN RYSELBERGHE. LOUIS DEVILLEZ, Octave MAUS et Charles VAN LERBERGHE se joignirent occasionnellement à ce groupe.

voyait venir, la tête projetée en avant, les épaules un peu voûtées, levant d'un geste très haut ses mains expressives et nerveuses, et toujours animé car il avait toujours une idée, un projet, une impression à nous conter.

» Parcourir avec lui les galeries d'un musée ou les rues de Paris, c'était une joie incessante. Songeant, imaginant plus encore qu'il ne regardait, mais invariablement plein d'ardeur, il apparaissait comme une source de vie puissante, intarissable. Sa conversation bondissait de trouvaille en trouvaille, sa parole renouvelait toutes choses. Mais ce perpétuel « emballé » ne se passionnait que pour les plus nobles objets. S'il parlait assez peu de son œuvre, *son œuvre habitait en lui*, présence despotique dont il ne discutait point les avis. Et la vigilante conseillère lui murmurait sans doute : « Ne porte aucun jugement qui ne soit digne de moi ».

» L'œuvre d'Emile Verhaeren ! Non, il n'est pas possible d'en dessiner ici une complète image. Tâchons du moins de souligner les traits majeurs qui la caractérisent .

» Tout ce que touche ce maître puissant, il le grandit soudain. Nos agitations vulgaires, il en fait de l'épopée. Avec l'humanité, il crée du surhumain.

» Comme Victor Hugo, il est le lieu sonore où viennent retentir, où viennent s'amplifier les voix de l'univers ; et comme lui encore, il est le poète le plus largement lyrique de son temps.

» Hugo avait le culte de l'histoire. Verhaeren a la passion de l'époque contemporaine. Il en suscite avec âpreté le décor, il en pénètre l'instinct de conquête, il en connaît le tumulte qui meurtrit et la lutte féroce qui déchire. Il va jusqu'à célébrer les machines...

» Certes. Mais ces éloquentes évocations ne forment qu'une partie de son œuvre, et la plus extérieure. Il ne faudrait pas nous laisser hypnotiser par elles et nous réduire à ne voir dans ce créateur de vie qu'un « chantre de l'activité moderne ». S'il m'est permis de reprendre ou de résumer ici ce que j'ai dit ailleurs, j'affirmerai qu'il est encore, et plus profondément, tout autre chose : quelque chose de moins éphémère que cela, quelque chose de plus grand, de plus humain et de plus universel.

» *Verhaeren est le poète héroïque de l'énergie.*

» Ce qu'il découvre dans ces chantiers, ces laminoirs, ces banques, ces chemins de fer, ce n'est pas le seul aspect, aujourd'hui banal, qu'ils offrent à nos yeux. Non ! C'est une image de lui-même ; c'est l'image en action de cette énergie nerveuse dont il est tout vibrant.

» Manié par Verhaeren, le verbe se charge d'un dynamisme encore insoupçonné. Il se galvanise, il devient une force frémissante ; et l'on croirait parfois que toute l'énergie de la terre s'est transfusée soudain dans la substance de la parole.

» Pourquoi ? Parce que le poète, à chaque fois, se donne tout entier ; parce que, dans ses œuvres, tout son être a parlé. Verhaeren est un grand sincère, et c'est l'une des raisons qui ont fait de lui un grand poète. Un homme, ici, offre magnifiquement son cœur à tous les hommes.

» Générosité magnanime du génie ! Force admirable d'un être simple et franc, dont la voix retentit victorieusement en nous comme le vent sur les forêts, jusqu'aux racines de la vie, — parce que le grand poète est un enfant de la nature, et que la terre l'écoute et le nomme son fils...

» Les idées qui peuplent ses livres, Verhaeren les a cherchées par le monde. Mais la vivante sève de son œuvre, elle sort des entrailles de la terre maternelle. Peintre et poète, c'est de la Terre, comme Antée, qu'il tire inépuisablement ses forces, car elle est la Maïa aux mille formes. Mille fois triomphante et vaincue, et toujours obstinée et toujours renaissante, elle lui révèle cette énergie dont il fut lui-même un exemple par sa fière existence d'artiste et d'homme libre, héroïquement fidèle à l'effort de créer.

» Héroïsme, énergie... et ajoutons-y la ferveur. Amour de la petite patrie, amour de la nature, amour de ce qui est sain et fort ; émouvante tendresse pour sa noble compagne, amour dans la joie et dans les larmes ; amour de la beauté, amour de l'espoir humain, amour de tout ce qui vit, souffre et lutte... Un feu spirituel se consumait en lui, multiple et dévorant. Lui-même n'a-t-il pas comparé son grand cœur à un brasier dont se tordent les flammes ?

» Foyer bienfaisant dont nous nous approchons avec une gratitude mêlée de respect et de timidité, comme de pauvres gens con-

viés à la table d'un riche. Eblouissant foyer ; brûlant d'une telle lumière qu'il ne fut point voilé par les mains de la Mort.

» Il nous réchauffe tous aujourd'hui. Il réchauffera demain les hommes qui viendront. Comme une torche embrase une autre torche, il suscitera en nous cette ardeur qui nous porte plus haut que nous-même, — celle-là qui passe de cœur en cœur, de génération en génération, et ne s'éteint jamais ⁽¹⁾ ».

PRIX

Un mémoire est parvenu à l'Académie en réponse à cette question mise au concours : « On demande une étude sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin ».

L'Académie, sur la proposition des commissaires, MM. Alphonse Bayot, Georges Doutrepoint et Maurice Wilmotte, a décerné le prix à ce mémoire, dont l'auteur est M^{lle} Marthe Bronckart, de Verviers.

Le travail sera publié après les remaniements jugés indispensables par les commissaires.

(1) La fin de cette allocution est partiellement empruntée, non sans des modifications diverses, au texte d'un discours prononcé lors de la commémoration d'Emile VERHAEREN à Bruxelles, en 1926.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
Emile BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
Gustave CHARLIER, 29, square Vergote, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise) France.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
Georges GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, 38, rue François-Stroobant, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile-Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa «les Abeilles», Les Baumettes, Nice.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).
Georges RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
Fernand SEVERIN, 9, place Comte d' Smet de Naeyer, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 46, boulevard Général Jacques
Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
Georges VIRRÉS, Lummen (Limbourg).
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84,
Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada)
- M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
- MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4
Strasbourg.
Brand WHITLOCK.

PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

Communications

- Charles Van Lerberghe*. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.
- Littérature et Philologie*, par Jules FELLER.
- La langue scientifique en Belgique*, par Albert COUNSON.
- Le Premier « Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.
- Le Français à Gand*, par Albert COUNSON.
- Michel-Ange*, par Arnold GOFFIN.
- Eugène Demolder*, par Hybert KRAINS.
- Qu'est-ce que la civilisation?* par Albert COUNSON.
- La Clef de « Clitandre »*, par Gustave CHARLIER.
- Ronsard et la Belgique*, par Gustave CHARLIER.
- De Babel à Paris*, ou l'Universalité de la langue française, par Albert COUNSON.
- L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française*, par Georges DOUTREPONT.
- Les Classiques jugés par les Romantiques*, par Georges DOUTREPONT.
- Autour du « Premier Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.
- L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.
- Charles De Cosler*, par Joseph HANSE.
- L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
- Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.

Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.